

— Ah ! je vous remercie bien, mon cher enfant, dit le comte en passant la main dans les cheveux bouclés d'Anatole, qu'il ne reconnaissait pas ; je vous remercie d'avoir pris si bon soin de mon fils.
— Remercier n'est point assez, monsieur le comte, ajouta le curé ; aujourd'hui, il faut bénir.

— Et bien ! que Dieu vous donne beaucoup de bonheur, à vous, mon enfant, qui avez beaucoup de pitié pour ceux qui souffrent ! ?

A ce moment, le frère du comte, qui avait vu la main fraternelle sur la tête de son fils, et qui venait d'entendre ce mot de bonheur prononcé sur son enfant, sentit une émotion inconnue parcourir tout son être ; des pleurs lui vinrent aux yeux et tout son corps trembla.

Oh ! alors, s'il se fût laissé aller à ce qui se passait en dedans de lui, il se fût élancé dans les bras de son frère. Mais le respect humain, mais cette honte, cette pusillanimité des âmes faibles le retint. Le respect humain, c'est un mur que l'enfer a élevé entre l'homme et la vertu ; c'est une de ces bises glacées qui vont soufflant sur tous les sentiments généreux pour les faire périr.

Le respect humain, c'est la poltronnerie de l'âme, la lâcheté morale !

Ce jeune homme que vous voyez rester debout dans nos églises, et ne pas incliner son front aux moments les plus sacrés de nos mystères, savez-vous ce qui l'empêche de tomber à genoux et d'adorer encore humblement le Dieu que sa mère lui avait appris à prier ? le respect humain !

Cet autre qui craint d'être tendre et affectueux pour ses parents, qui se défend d'être attentif pour la vieillesse, savez-vous ce qui empêche la tendresse qu'il a au fond de l'âme de se montrer au dehors ? le respect humain !

Oh ! alors que Satan a répandu parmi les hommes la honte du bien, il a eu pour les intérêts de l'enfer une grande inspiration ; en menaçant le respect humain, il a jeté sur la terre ce qui étouffe le plus la vertu.

Les deux frères cédaient maintenant à cette maligne influence ; la haine s'était usée, mais la crainte des propos du monde les faisait persister dans leur désunion ; il y a des hommes qui s'imposent des sacrifices pour paraître bons, il y en a d'autres qui se font violence pour se donner les faux semblants de la méchanceté et de la raucerie.

Le mal a son hypocrisie comme le bien ; sans doute, c'est grande pitié ! mais c'est comme cela.

La cérémonie de la bénédiction des enfants par leurs pères et leurs mères commença. C'était là, je vous assure, une solennelle chose à voir ! Sous les dalles blanches et noires de la chapelle des Trépassés était le caveau où l'enfeu de beaucoup des familles qui étaient là rassemblées ; ainsi, bien de ces pères, bien de ces mères se trouvaient là entre les aïeux et leur postérité, entre le passé et l'avenir, et de plus, en face de Dieu.

Chaque enfant venait à son tour s'agenouiller devant son père et sa mère ; et là, d'une voix émue, leur demandait pardon de ses désobéissances, de ses paresse et de ses colères... Alors les parents, étendant les mains sur la tête de leurs fils et de leurs filles, disaient : Que Dieu vous bénisse comme nous vous bénissons !

Quand Ernest et Charles de Chambral, tous les deux fils du comte, furent à genoux devant leur père, celui-ci, qui avait reconnu son frère dans la foule, et qui n'avait pu le voir sans être aussi profondément ému, se leva, et les deux mains étendues sur ses deux enfants, prononça ces paroles :

« Mes enfants, que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, qu'ils vous donne des jours d'union et de bonheur... Aimez-vous toujours tous les deux... » Il ne put en dire davantage ; les larmes que l'on avait vues dans ses yeux retombèrent sur son cœur et étouffèrent sa voix... Et le curé, qui avait une grande expérience des hommes, bénit Dieu en lui-même, car il voyait que les deux frères étaient sur le chemin de la réconciliation, et qu'ils y avaient été amenés par leurs enfants. Je l'ai écrit ailleurs : Dieu met souvent aux mains des enfants de grandes choses ; les saintes Ecritures l'ont dit : Porphelin sera puissant dans la main du Seigneur !

Sans le respect humain, que j'ai maudit tout à l'heure, toute réminiscence de haine eût été effacée entre le comte et le vicomte de Chambral ; mais, malgré cet achèvement vers l'union, ils restaient encore divisés ; seulement leur froileur avait diminué ; quand ils se rencontraient, ils ne se regardaient pas encore comme amis ; mais du moins ce n'était plus comme ennemis qu'ils s'envisageaient.

Le père d'Anatole tomba très-malade ; son frère aîné envoya chaque jour savoir de ses nouvelles, et cessa d'exiger que ses fils ne parlissent plus à leurs cousins quand le hasard les faisait se trouver ensemble.

Ce demi-rapprochement suffisait au monde ; mais à Dieu, il fallait plus que cela.

Le comte de Chambral avait beaucoup voyagé, avait séjourné

longtemps à Rome, et avait rapporté d'Italie un grand goût pour la bonne musique... Lui qui n'était pas retourné dans une église depuis la première communion de son fils, pendant la semaine Sainte entra à Saint-Roch pour y entendre chanter le *Stabat*.

C'était là que Dieu l'attendait. Chacun a son moment marqué... Celui du comte était venu ; l'harmonie amena la grâce dans son âme, comme un ange conduit un autre ange...

Ce chant, qui peint si bien les angoisses d'une mère, alla réveiller dans le cœur de l'homme du monde ce qui y était resté de bon ; en écoutant les douleurs de Marie, il pensa à la douleur que sa mère, à lui, avait éprouvée, si elle avait vu la haine qui s'était élevée entre ses deux fils... Et tout de suite, sous une inspiration du Ciel, il alla tomber aux pieds du prêtre qui avait instruit ses fils. Puis, se relevant du tribunal où l'on se réconcilie avec Dieu, avec son ennemi et avec soi-même, il courut chez son frère malade.

En le voyant entrer, le père d'Anatole lui dit : « Ah ! mon frère, vous envoyez tous les jours savoir de mes nouvelles ; cette marque de souvenir était déjà beaucoup ; je n'osais espérer davantage.

— Moi, ami, répondit le comte, avant Pâques, des politesses, c'était peut-être assez ; mais après Pâques, il faut mieux que cela. Aussi je vous apporte tout l'amour d'un frère. »

J'ai raconté tout au long cette histoire vraie, pour prouver qu'il y a autre chose dans nos fêtes que des cérémonies, des cierges et de l'encens. Les enseignements qu'elles donnent améliorent et purifient les âmes, comme leur poésie élève l'esprit. Elles ne répandent pas seulement des fleurs sur le temps qui nous est accordé ; elles font encore pousser des fruits pour l'éternité.

VICOMTE WALSH.

SCIENCE.

Etude sur les Poids et Mesures et les Monnaies des diverses Nations.

Lue à l'Institut Polytechnique, par M. le Prof. REGNAUD.

Le sujet que j'ai choisi, paraît peut-être un peu commun, ou, du moins, peu digne de votre attention ; je parlerai des poids et mesures et des monnaies. Et comme il est quelquefois nécessaire de remonter à l'origine des choses pour en bien concevoir l'usage, pour connaître leur utilité, leur enchaînement, en un mot, pour avoir une juste idée de leur histoire, je définirai d'abord mon sujet, ensuite je parlerai des mesures anciennes, puis des mesures modernes, surtout des mesures actuelles de ce pays ; enfin, si le temps me le permet, je terminerai cet entretien par un exposé succinct du système métrique, seule mesure actuellement en usage en France, ainsi que dans plusieurs contrées de l'Europe ; mesure qui finira, un jour, par être la seule employée chez tous les peuples civilisés.

Mesure (latin *mensura*). C'est une quantité prise pour servir de terme de comparaison, et qui sert à évaluer la grandeur d'autres quantités de même espèce ou de même nature : lignes, surfaces, volumes, poids, monnaies, temps, etc. On distingue des mesures de longueur, soit linéaires, soit itinéraires ; des mesures de superficie, ou mesures agraires ; des mesures de capacité ; des mesures de pesanteur, ou de poids, etc., etc. L'ensemble des mesures d'une nation, avec les rapports qui les unissent entr'elles, forme le système des poids et mesures de cette nation. La science qui traite des mesures et de leurs rapports entre elles est la *métrologie*. Ce dernier mot vient du grec *métron*, mesure, et *logos*, discours, traité. La métrologie est donc la science des poids et mesures. On donne aussi ce nom aux traités écrits sur cette science, traités dont la lecture serait plus fructueuse à la jeunesse studieuse de notre beau Canada, que celle des mauvais romans que la librairie européenne se plaît à répandre, depuis quelque temps, dans l'Amérique du Nord.

Poids. Pour évaluer le poids des corps on a été obligé, dès la plus haute antiquité, de recourir à quelques corps dont la pesanteur était supposée connue, et qu'on prenait pour unité ; ce corps qui, le plus souvent, est une masse de cuivre, de fer, de plomb, etc., est lui-même appelé *poids*. Malheureusement, cette mesure a sans cesse varié selon les temps et les pays. Chez les Hébreux l'unité de poids ou talent mosaïque, était le poids de l'eau contenu dans un pied cube (28 kilogrammes, environ, ou 57 livres, 49842 de livres caraudiennes). A Athènes, c'était le talent attique, qui pesait 26 kilogrammes, ou 53 livres, 39,133 de livres ; venait ensuite la mine, 4 hectogrammes, 13 onces, 42 grains, 56 centièmes de grain ; le drachme, 4 grammes 31 ; le *obole*, 0 grammes 75 centièmes ; le *chalque*, 4 grammes 094 millièmes de gramme. Le gramme, dont